

« la Montagne du pouvoir », aux Lieux Saints où la Biche de Lumière avait conçu miraculeusement. Les Oïgour qui tenaient les bureaux, les Naïmane et les Kéraït qui s'étaient pourvus des charges militaires, voulaient, naturellement, fixer l'hérédité de l'empire dans leur pays; le clergé chrétien était avec eux, d'abord parce qu'il était de leurs clans et de leur sang, ensuite à cause de l'évêché d'Almalik. Quel triomphe pour ces nestoriens, s'ils avaient pu installer un pape de leur secte en Pé-Lou, à côté du Kaan de Karakoroum! En attendant, ils se contentaient de leur évêque, et du Kaan qui leur accordait des faveurs; à la liste des croisades occidentales, il faut ajouter l'épilogue, la croisade mongole. Ce fut une chrétienne turque, l'impératrice mongole de Perse, Dokouz Khatoun, femme de Houlagou Khan, qui lança les Mongols en Terre sainte; ce fut un chrétien, le vieux capitaine Kit Bouka, un ancien du temps de Souboutaï, qui commanda l'armée, et qui se fit bravement tuer, à la tête de ses Turcs nestoriens (bataille d'Aïn-Djalouth, « les Sources de Goliath », près de Jérusalem — 3 septembre 1260; la première perdue par les Mongols en Occident)¹.

L'impératrice régnante, Tourakina, tenait pour le pays turc; c'est elle, sans doute, qui fit bâtir le nouveau Karakoroum, celui qu'ont vu Rubruquis et Plan Carpin, par son bon homme de mari, qui faisait toutes ses volontés. Cette laide et forte impératrice, femme de tête et de gouvernement, tint la balance égale entre les nationalistes à outrance, turcs et mongols, et le parti chinois et kara-khitaien; c'était le parti des légistes, du premier ministre Yelou Tchoutsai, qui préparait, sous main, l'établissement de l'empire en Chine, le transport du domaine héréditaire en pays khitai, à Pékin, la fixation, légale d'ailleurs, de la succession impériale dans

1. Voir plus loin, p. 330

la maison de l'Ot-djigouine Toulouï, l'avènement et la suzeraineté de ce « petit Khoubilaï » que l'Empereur Inflexible avait recommandé à son lit de mort. Dès 1230, on fait une légende à Toulouï, et on prépare la candidature de Khoubilaï. La vaillante Tourakina ne vit qu'un moyen de défendre les droits qu'elle supposait à sa lignée; c'était de créer à son fils, Gouyouk, des titres militaires, d'en faire un héros national. Nous voyons distinctement trois partis, dont les deux premiers sont conduits par des femmes : l'impératrice Tourakina lutte pour l'avènement de son fils Gouyouk, et tient en réserve le petit-fils d'Ogodaï, le jeune Kaïdou (Kaïtou, Gaïdou) qui devait disputer l'empire à Khoubilaï; l'impératrice chrétienne, Serkouteni, la douairière de Toulouï, prépare la succession de Meungke (Mangou) et de Khoubilaï, d'accord avec les musulmans qu'elle ménage et qu'elle caresse; le parti purement khitaien et chinois, celui de Yelou Tchoutsai soutenu par les bouddhistes, qui a jeté son dévolu sur « le petit Khoubilaï ». L'empire à Karakoroum, ou à Almalik, dans la maison d'Ogodaï, avec un général pour ministre, « l'empire qu'on gouverne à cheval »; l'empire à Bokhara, ou en Turkestan, ou à Almalik, confondu avec l'apanage de Djagataï, avec un Yelvadj pour ministre, un grand pontife musulman à Bokhara, un patriarche nestorien à Almalik pour assesseurs; l'empire chinois, tenant les autres pour vassaux, avec le pape bouddhiste à Lhassa. Sur un point, les trois partis sont d'accord; c'est que le souverain de la branche aînée, le Khan de Kiptchak, ne compte pas, et que le meilleur moyen de s'en défaire est de l'occuper au loin; sur un autre point, Yelou Tchoutsai et Mahmoud Yelvadj s'entendent : c'est qu'il faut donner de l'emploi aux princes de la maison de Djagataï; le parti purement militaire ne demande pas mieux; on lance le « débonnaire » Batou sur la Russie, avec consigne de tout conquérir jusqu'à la *Touna*,

au « Danube »; on lance les princes de Djagataï sur la Perse, sur le Khalifat avec ordre de tout enlever jusqu'à l'Euphrate, jusqu'à « Rome ». De ces expéditions lointaines, les jeunes gens de la lignée impériale rapporteront une popularité, des titres à une candidature; chaque parti espère qu'un hasard de guerre le défera du candidat rival. Les prudents Chinois réservent leur homme, acheminent tout doucement, à petit bruit, leur Khoubilaï, modeste second de son frère aîné Meungke, vers la conquête de l'empire des Song; ils en font un « Ot-djiguine », un gardien du domaine héréditaire, mais ce domaine héréditaire, ce « foyer » national, ils l'ont transporté en Chine.

On ne pouvait compter que sur la seconde génération de la lignée; tous ces princes de la première génération étaient usés d'avance, effacés par la gloire du grand empereur, de ses illustres généraux, de ses glorieux ministres, soumis aux reines mères qui, elles aussi, avaient fondé l'empire. Qu'était un Batou, un « Débonnaire », à côté du glorieux Souboutaï, de l'éminent Yelou Tchoutsai, de Mahmoud Yelvadj, l'homme qui incarnait la loyauté, de tous ces héros entrés vivants dans la légende? Et les princesses, et les reines d'épopée, qu'auraient-elles fait de leurs enfants, de leurs petits-enfants et de leurs neveux, tous jeunes gens inconnus au milieu des gens de guerre et des hommes de conseil? Il fallait des actions d'éclat, des périls, des victoires, à ces petits princes; sans auréole, ils étaient impossibles.

Y eut-il un compromis entre le parti chinois de Yelou Tchoutsai, le parti turc et loyaliste des Yelvadj, l'impératrice Tourakina qui avait la main partout, et l'intrigante Ogoul Gaïmich, femme du prince héritier Gouyouk? Les preuves manquent, mais les apparences sont sensibles. La maison de Djagataï était à redouter; les Yelvadj, très musulmans de cœur, et avec eux la douairière chrétienne,

la bonne Serkouteni, ne voulaient pas s'éloigner, celle-ci d'Almalik, ceux-là de Bokhara, la Rome asiatique; les princes de Djagataï étaient, d'ailleurs, sur le chemin de la vraie Rome, des croisades chrétiennes contre le Khalife, musulmanes contre les hérétiques de Perse; ces Turcs de Turkestan et de Transoxiane se tenaient pour satisfaits. De la maison de Djoudji, du « Débonnaire », tous se moquaient; c'était une espèce d'empire colonial au loin, dans l'Ouest, de l'autre côté du « Grand Vide », steppes des Kiptchak, des Kirghiz, « Errants », et des Kazak « Marrons ». Le danger, c'était la lignée d'Ogodaï, à Karakoroum, armée de son pseudo-testament du Tchinghiz Khan; en Chine même, c'étaient les aînés du petit Khoubilaï, encore plus réactionnaires, plus Mongols que la maison d'Ogodaï. L'empereur lui-même voulait pour successeur son fils, l'Ot-djiguine Koutchou, et après la mort de Koutchou en Chine (1236; il fut probablement empoisonné), son petit-fils Chiramoun, fils de Koutchou; mais Tourakina en avait décidé autrement; elle avait son candidat, son aîné Gouyouk, auquel on avait déjà fait une légende militaire pour le rôle insignifiant qu'il avait joué en Chine; il fut convenu qu'il se couvrirait de gloire dans l'Ouest, et qu'il en reviendrait avec l'assentiment des autres princes, dès que la succession d'Ogodaï serait ouverte. Les autres, c'étaient Kadane, frère de Gouyouk, Kaïdou, petit-fils d'Ogodaï, deux véritables hommes de guerre, Buri et Baïdar, fils de Djagataï, Meungke et Boudjak, fils de Toulouï, les deux dont on se défait le plus; eux retenus dans l'Ouest, Khoubilaï avait le temps d'asseoir son autorité en Chine; quand ils reviendraient, ils seraient peut-être empereurs à Karakoroum, mais, à Pékin, non; et l'empereur de Pékin, en attendant leur retour, aurait le temps d'entamer, sinon de conquérir, la Chine des Song, la Chine du Sud, toute la Chine; quand il la tiendrait, que seraient donc ces empe-

reurs de Karakoroum, de Sogdiane, de Kiptchak et autres pays barbares? Rien de plus que des vassaux, les tributaires du Bogdo Khan, « du Saint Empereur, Fils du Ciel ». Les guerres de Perse et de l'Ouest laissaient le champ libre aux plans de Yelou Tchoutsai, à l'ambition du « petit » Khou-bilaï, sans frustrer absolument l'espoir des Ogotaïdes, ni de Meungke, l'aîné des Toulouïdes. Chacun les accepta, comptant duper le voisin.

La guerre de l'Ouest revenait de droit à Batou. Pour faire marcher le Débonnaire, on lui envoya Souboutaï comme directeur et son état-major comme conseil. Jamais conquérant ne fut si rudement mené que ce pauvre Batou. Souboutaï le morigénait à tout propos; ses cousins des branches cadettes le bafouaient, deux surtout : Gouyouk, un ivrogne, et Buri, un sabreur, la brutalité même. C'est le conquérant malgré lui. Au comble de la gloire, il se lamente, écrit au Kaan Ogodaï : « O Empereur mon oncle, les onze nations ont été soumises. Au retour de l'armée, un banquet a été convenu, tous les princes étaient présents. Étant l'aîné, j'ai vidé une ou deux coupes de vin avant les autres. Buri et Gouyouk se sont mis en fureur, ont quitté le banquet, sont montés à cheval et m'ont vilipendé. Buri a dit : Batou n'est pas mon supérieur; pourquoi a-t-il bu avant moi? C'est une vieille femme à barbe; je le renverserais d'un soufflet. Gouyouk a dit : C'est une vieille femme armée; je le ferai bâtonner. Un autre a proposé de m'attacher une queue en bois. Voilà le langage que tiennent les princes, quand, après la guerre avec tant de nations, nous nous assemblons pour délibérer sur des questions sérieuses. » La question sérieuse, c'était que Gouyouk désertait tout simplement l'armée pour aller intriguer à Karakoroum avec sa mère Tourakina, qui l'informait que l'empereur n'en avait plus pour longtemps à vivre. Le beau de l'affaire, et qui montre bien la situation,

est que l'empereur, pour donner satisfaction à Batou, lui écrivit : « Gouyouk n'a pas à se vanter, puisque c'est Souboutaï qui fait tout. En ce qui concerne Buri, adressez-vous à son père¹. »

C'était donc Souboutaï qui faisait tout dans cette invasion de l'Europe orientale et centrale qui fonda la domination mongole en Russie, humilia la chevalerie de Pologne, de Bohême, d'Allemagne et de Hongrie devant des armées venues de Chine. De 1237 à 1241, ce grand capitaine dirigea les opérations avec une autorité, une supériorité de génie qui frappèrent ses contemporains de terreur et d'admiration. C'est longtemps après les foudroyantes campagnes de Russie, de Pologne, de Silésie, de Moravie et de Saxe, de Hongrie et de Dalmatie, que s'est formée la légende des hordes tartares, des foules innombrables sorties des déserts, se ruant sur l'Occident; au moment même de l'action, les vaincus discernèrent très clairement la forte discipline des vainqueurs et la redoutable tactique de leurs capitaines. Sans écrire une monographie militaire, on peut donner un aperçu des guerres mongoles dans l'Europe orientale, et en particulier de la plus remarquable entre toutes, de la décisive campagne (1241-1242) où ils détruisirent coup sur coup, en six semaines, toutes les forces militaires de la Pologne, de la Hongrie et de l'Allemagne orientale.

Quel était l'effectif des armées mongoles qui marchèrent victorieusement depuis le Yaïk (Oural) et l'Idil (Volga) jusqu'au Danube et à l'Adriatique? Il n'est guère possible de le donner autrement que par un calcul approximatif. Les chiffres qu'on trouve dans les chroniques russes, polonaises, hongroises et allemandes sont des métaphores poétiques, et ne représentent rien de plus réel que le *bi néhaïet*, « sans

1. *Yuan Chao Pi Shi*, d'après Bretschneider, p. 93; voir plus loin, p. 378.

nombre », des Orientaux. Dans la campagne finale, les sources magyares disent que les deux tiers de la grande armée mongole étaient en Hongrie, et le troisième tiers en Pologne-Silésie. Les chroniqueurs polonais (Dlugosz et Miechow) racontent qu'à Liegnitz, les Tartares avaient formé trois batailles, dont la première était plus grosse que toute l'armée des chrétiens. Or, d'après Curæus, l'armée chrétienne était forte de trente mille hommes. Les Mongols auraient donc eu, si nous acceptons toutes les exagérations inévitables de la part des vaincus, de quatre-vingt-dix à cent mille hommes en Pologne, et de cent quatre-vingts à deux cent mille hommes en Hongrie. Les chroniques mongoles, turques et chinoises, donnent, d'après le nombre des chefs, cinq armées au départ, chaque armée, sur le papier, formant trois corps, qui sont le corps ou « toumane », de dix mille, et les cinq armées de trois corps chacune, en tout, cent cinquante mille hommes au départ¹, soit, au bout de trois campagnes, avec les pertes subies et les détachements sur la route d'étapes, trente à quarante mille hommes en Pologne, soixante à quatre-vingt mille hommes en Hongrie. Le chiffre est suffisamment énorme, si l'on tient compte du nombre des chevaux, de l'état des routes, et de l'extrême pauvreté des pays parcourus. La merveille n'est point que Souboutaï ait battu les Hongrois et les Allemands, mais qu'il ait réussi à conduire cent ou cent vingt mille hommes de troupes réglées à travers la Russie, la Pologne, les Carpathes jusqu'au Danube et à l'Adriatique, et à les faire se rencontrer à point et à jour nommés.

1. En 1237. — Dans son ouvrage technique, *Entwicklung des Kriegswesens in der Ritterzeit*, M. Köhler estime l'effectif de l'armée mongole en Pologne et en Hongrie à 100 000 hommes (Köhler, t. III, p. 439). On trouvera dans l'excellent travail de M. Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen in Mitteleuropa*, le tableau des chiffres d'après les sources (p. 182-83). Les deux ouvrages de MM. Köhler et Strakosch sont fondés uniquement sur les documents occidentaux (allemands, polonais, hongrois, etc.), qui ont, comme de juste, une tendance à exagérer le nombre des Mongols.

La grande masse des troupes employées venait de Chine, comme on le voit par les noms des corps, d'après ceux de leurs chefs. En Chine, Souboutaï avait passé le commandement à Baïane, une illustration militaire mongole. Les contingents de Batou étaient sur pied, le Débonnaire ayant reçu sa consigne, et préparaient le terrain, déblayaient la base d'opérations le long du Volga, sans se presser, assez mollement, à ce qu'il semble. Les troupes de Transoxiane, de Kharezme et de Khorassan, celles qui avaient réduit Djelal Ed-Dine, opéraient en Perse et au Caucase, sous le commandement de Tcharmagane. Simultanément, sur tous les points à la fois, dans cette année 1237-1238, sur toutes les routes du nord et sur toutes les routes du sud, sur les avenues de la Baltique et sur celles du golfe Persique, les armées mongoles surgirent tout à coup. La terreur de leurs armes les faisait paraître innombrables; leur tactique était pour quelque chose dans ce mirage; Plan Carpin ne s'y trompe pas : « et cum sint aliquando pauci, putantur ab adversariis qui circundanti sunt esse multi... et per hoc terrentur et confunduntur¹. »

En moins de trois ans, tout fut terminé. Ce fut un immense découragement des nations, un sentiment de résignation devant l'inévitable, de soumission à la force, que le naïf Guiragos exprime avec une sincérité grandiose : « Lorsque je traçais ces lignes, nous étions en 690 de l'ère arménienne.... les Tartares avaient la domination universelle, et moi je comptais quarante ans d'âge, un peu plus ou un peu moins². »

Ce petit nombre qui entoure le grand, ces mouvements tournants que les masses pesantes du moyen âge ne savent ni parer, ni éviter, c'est affaire de tactique; d'autres, avant

1. Plan Carpin, p. 694.

2. Guiragos, p. 355.

la renaissance de la guerre savante, ont su manier des troupes sur le champ de bataille, par des méthodes précises et rapides. Mais ce que les Mongols du XIII^e siècle possédèrent en propre, c'est la science des combinaisons stratégiques, et la sûreté de mouvements qu'assure une puissante organisation. Seuls, au moyen âge, les Mongols ont su réunir, acheminer vers le terrain, diriger et faire mouvoir de grandes armées; seuls ils ont plié toutes les volontés à une discipline uniforme. Les premiers ils ont donné à leurs soldats de véritables cadres permanents, avec une hiérarchie régulière, un avancement garanti : « Tchinghiz Khan avait divisé ses troupes en corps de dix mille hommes... Il avait défendu qu'aucun officier, chef de mille, cent, ou dix, appartenant à un corps d'armée, passât dans un autre. Les officiers ne devaient recevoir que par leurs chefs immédiats les ordres de leur chef de corps... Celui qui peut commander dix hommes peut s'élever au commandement d'une armée¹. » De haut, le troupière mongol toise ces vassaux, ces sergents, ces chevaliers qui seront, demain, ce qu'ils étaient hier : lui, simple soldat, il sait qu'il a son bâton de maréchal dans son carquois; c'est écrit dans le Yassak; son caporal le lui a dit.

L'armement est simple et pratique, l'équipement minutieusement complet, mais réduit au strict nécessaire, l'outillage solide, léger et ingénieux. Pas d'armes encombrantes, pas de boucliers, si ce n'est pour monter la garde². Pas de ferraille, qui se rouille à la pluie, et qu'il faut nettoyer sans cesse; une armure de cuir bouilli, facile à démonter, vernissée de laque pour ne pas prendre l'humidité³. Deux arcs,

1. Abou'lghazi, p. 135, 136.

2. « Scutum... non portant nisi ad castra et ad custodiam, sed hoc tantum de nocte. » (Plan Carpin, p. 689.)

3. « Loricæ de corio... bituminant... Lorica quatuor habet partes. » (*Ibid.*, p. 685, 686.)

pour le combat à cheval et pour le tir de précision à pied; des cordes de rechange; trois calibres de flèches pour les différentes portées, et trois carquois garnis réglementairement⁴. Le fameux sabre demi-courbe à pointe en biseau, bon pour pointer comme pour tailler⁵; tout le monde l'a copié. Une trousse avec fil, aiguilles, alène, lime pour affiler les tranchants⁶, une hachette⁴, une fourragère. Pour la cuisine, une musette, avec une marmite, et une espèce de conserves⁵. Un portemanteau à soufflet, parfaitement étanche, contient les vêtements, et sert aux passages de rivières⁶. Les machines de jet sont facilement montables et démontables, tirent vite et juste, passent partout, et servent en rase campagne⁷. Les réquisitions sont méthodiques, les services civils tout prêts à fonctionner immédiatement, et à organiser, derrière les armées, le pays conquis⁸. Contre cette formidable machine de guerre et de conquête, manœuvrée par un Souboutai, l'Europe du moyen âge était désarmée.

Dans la campagne préparatoire du Volga, ce fut d'abord Meungke Khan que Souboutai mit en vue, soit que Meungke eût réellement des talents militaires, soit que le parti mili-

1. « Duos arcus... et tres pharetras plenas sagittis... et funes ad machinas trahendas... Longitudo sagittarum est duorum pedum et unius palme et duorum digitorum... Ferramenta caudam habent acutam, ad longitudinem unius digiti... Sagittas etiam habent alias ad sagittandum homines inermes, ad trium digitorum latitudinem. » (*Ibid.*, p. 684, 685 et p. 688, 689.)

2. « Gladios acutos in fine, ex una parte tantum incidentes, et aliquantulum curvos. » (*Ibid.*, p. 685.)

3. « Et semper portant limas juxta pharetram, ad acuendum sagittas. » (*Ibid.*, p. 685, 689, et Abou'lghazi, p. 135.)

4. « Unam securim. » (*Ibid.*, p. 685.)

5. « Lac concretum cum sanguine. » (Thomas de Spalato, p. 607.)

6. « Unum rotundum et leve corium in cuius summitate per circuitum crebras faciunt ansas, in quibus funem imponunt et stringunt ita quod in circuitu faciunt quendam ventrem, quem replent vestibus et aliis rebus... post hoc in medio ponunt sellas et alias res duriores; homines etiam in medio sedent. » (*Ibid.*, p. 690.)

7. « Machinas habent multiplices, recte et fortiter jacentes. » (Mathieu Paris, t. IV.)

8. Voir plus loin, p. 375.